

Michel MEYER*

QU'EST-CE QUE LA PROBLEMATOLOGIE ?

Rezumat: Filosofia a fost și rămâne încă terenul multor experimentări. Paradigma problematologică este una dintre ele (*De la problématologie*, Mardaga, Bruxelles, 1986), deși terenul s-a extins destul de mult chiar prin eforturile autorului (*Le Comique et le Tragique. Penser le théâtre et son histoire*, PUF, Paris, 2003). În textul de față, Michel Meyer construiește o explicație unitară a originilor problematologiei, pornind de la ideea că filosofia are menirea de a căuta ceea ce este prin, ceea ce constituie fundament al oricărei ființări. Problema fundamentală a filosofiei este întrebarea cu privire la fundament, la ceea ce este absolut prim. Iar răspunsul la această problemă fundamentală nu e altul decât acesta: ceea ce este absolut prin este interogația însăși, este chestionarea („questionnement”). Toate celelalte întrebări ale filosofiei, oricât de profunde și importante ar părea, presupun, *ab initio*, această întrebare inițială –și inițiativă –asupra a ceea ce este o interogație. Pentru Meyer, filosofia este o interogație radicală, o „interogație a interogației”, o punere în act a diferenței problematologice între întrebare și răspuns.

On entend souvent dire que la philosophie est actuellement à la dérive. Entre la philosophie académique, qui relève trop souvent de la médecine légale – vu qu'on y dissèque une pensée, ou plutôt un penseur du passé – et la soi-disant philosophie médiatique, où l'on va surtout se montrer pour énoncer des convictions personnelles, le plus souvent de nature politique, dont le but est de plaire à une vaste majorité d'acheteurs du banal, la philosophie qui développe une pensée quelque peu neuve et universelle est mal placée. Pourtant, elle existe. En quoi consiste-t-elle? La philosophie est depuis toujours la quête du fondamental, de ce qui est premier, ultime. C'est ainsi que la définissait Aristote, et c'est aussi de la sorte que Descartes la concevait. On peut se fier aux grands philosophes pour nous dire ce qu'est la philosophie. Pourtant, aujourd'hui, on entend bien souvent répéter que la quête du fondement n'a plus guère de sens. Ce qui est déjà une manière de répondre à cette question, que l'on dénie en affirmant qu'elle ne se pose pas. Ce n'est pas là le moindre paradoxe de cette ère post-moderne qui n'en finit pas de finir. Car, que faire sans fondement? On ne peut plus trancher les questions dans un sens plutôt que dans un autre et on tombe alors forcément sous le coup de l'opinion ambiante. La philosophie réduite à la *doxa* est-elle encore de la philosophie? Si ce vide et cette multiplicité d'opinions permettent de tout dire, et même de divaguer, en jonglant parfois avec les mots, pour de toute façon en arriver à dire le banal avec le masque de la profondeur, en quoi le philosophe se démarquera-t-il désormais

* Enseigne la philosophie à l'Université Libre de Bruxelles. Il est notamment l'auteur du très remarqué *Questionnement et Historicité* (Paris, PUF, 2000) <http://homepages.ulb.ac.be/~mimeyer/>

d'un bon journaliste, souvent plus clair? D'ailleurs, plus d'un journaliste fait de la philosophie, et pas de la meilleure. Comme quoi, cela va dans les deux sens. Dans le monde de plus en plus fragmenté qu'est le nôtre, le philosophe se limite souvent à être celui qui donne sens au fragment, s'y cantonnant le plus souvent avec un certain recul qui s'apparente à de la pensée. Il semble faire preuve d'un minimum de culture dans un monde qui n'a plus guère le temps ni l'énergie de l'acquérir. Que cultive-t-on d'ailleurs encore ? Disons-le franchement : ce n'est pas rentable de penser pour penser et d'aller au-delà du petit domaine qu'on se doit de maîtriser, plus ou moins, pour exercer sa profession. Le philosophe est alors simplement celui qui prend de la distance, sans chercher de grandes synthèses, qu'il condamne d'autant plus comme "n'ayant plus de sens", ou comme "philosophiquement infondées", qu'il préfère s'en tenir à des généralités, souvent contestables ou triviales.

Pourtant, l'image du philosophe devrait être celle d'un Aristote ou d'un Hegel. Plus de fondement, certes, mais alors il faut en contrepartie une vision qui embrasse et couvre le pensable dans sa multiplicité et le réel dans ses articulations. Une éthique, une esthétique, une métaphysique, une théorie de l'Histoire ou des sciences, qui offrent au non-philosophe les outils pour penser, pour *se* penser, et même – pourquoi pas? – pour penser son propre champ et son questionnement. La philosophie n'a d'intérêt que si elle s'adresse au non-philosophe, ce qu'a bien compris le "penseur" télévisuel d'aujourd'hui mais malheureusement pas encore le professeur de philosophie qui ne parle qu'à ses pairs en philosophie.

Le philosophe d'aujourd'hui se doit d'être autre chose, et tel Ulysse, revenir à la fonction qu'a toujours eue la philosophie depuis qu'elle existe: s'embarquer à nouveau dans la quête du fondement, à partir duquel pouvoir penser ce qui tient lieu de réponses et examiner comment le pensable ainsi restructuré, peut rendre intelligibles le réel, l'histoire, l'art, la science ou encore l'éthique.

Posons donc la question du fondement, de ce qui est absolument premier. Quoi de plus fondamental dans cette interrogation que l'interrogation elle-même, que le questionnement ? Toute autre réponse le présupposerait parce que *réponse*. Dieu, l'Être, le Moi ou la conscience (si chère à Descartes), ou le Rien, qui a fait les beaux-jours de la post-modernité, ont scandé l'histoire de la philosophie aux périodes essentielles de son renouvellement et de recherche du fondement, mais ce sont des *réponses* qui ignorent qu'elles le sont. La raison en est que toute l'histoire de la philosophie s'est bâtie dans le refoulement du questionnement. Le critère de ce qui valait comme réponse, dès Platon, obnubilé qu'il était par l'échec funeste de Socrate, s'est institué comme élimination du problématique, assimilé au douteux, à l'incertain, en tout cas à ce qui doit être absolument dépassé. L'Être, Dieu, le Soi ont pu s'imposer comme réponses, précisément parce qu'elles se prévalaient d'une nécessité qui posait la nécessité comme absolu nécessaire. Elles ont pu faire passer pour fondement authentique un originaire déjà défini plus originairement que lui par le critère d'éradication du questionnement, dont la quête de ce qui est

fondamental, une question qui, en principe, précède la réponse. Et cela, en dépit du fait que ces réponses, posant Dieu, le Moi, ou l'Être ne pouvaient constituer les vraies réponses à la question de l'originaire, la seule réponse possible étant le questionnement à l'œuvre dans cette question. Mais la négation du questionnement a prévalu en Occident depuis les Grecs. Non pas que l'on n'ait pas questionné jusqu'ici, mais le privilège a été donné au répondre sur les questions. On a conçu celui-là à partir de l'abolition de celles-ci. Conséquence : il ne restait plus de *réponses*, faute de renvoi au questionnement qui, résolu, avait disparu. On a donc préféré parler de jugements, de propositions, mais pas de réponses, lesquelles renvoient, par définition, au questionnement qui les sous-tend. Le questionnement radical, et les termes du questionnement que sont le Moi, l'Autre et le Monde qui en est l'objet (*l'ethos*, le *pathos* et le *logos* si on décide de les référer à leurs termes grecs correspondants) se sont autonomisés comme par enchantement. Certains ont vu le Moi comme fondement, d'autres l'Être qui recouvrait le Tout, le Cosmos (ou le *logos*), et d'autres encore ont vu dans un Tu absolu, Dieu, le fondement qu'ils cherchaient. De l'Antiquité à la Modernité, de l'Être au Moi en passant par Dieu, le questionnement a vu sa radicalité déplacée dans une de ses composantes.

Mais le questionnement est bien le seul point de départ. C'est de ce fait la toute première réponse. On pourrait certes mettre en question le fait que le questionnement est le point de départ de toute pensée, mais ce faisant, on questionnerait encore, confirmant ce que l'on cherche à récuser. Questionner l'originaire, le fondamental, ce qui est premier, c'est donc questionner le questionnement. Pourquoi ne l'a-t-on pas fait jusqu'ici? Les penseurs du passé ne sont évidemment pas dans l'erreur ce faisant, il serait donc absurde de prétendre à une quelconque supériorité, qui ne serait que celle du moment, en découvrant le rôle du questionnement. Historiquement, ils ont autant raison que nous qui le questionnons comme tel. Ils ont vu, dans le rejet du problématique et la quête de la certitude, une des ambitions cardinales et naturelles de l'esprit humain. Les hommes questionnent pour avoir des réponses et non pour réfléchir l'interrogation même. D'autre part, rechercher la certitude pouvait se comprendre, vu que le modèle était la géométrie (Platon, Descartes), et que la science, en général, offre de telles réponses. Aujourd'hui, on en est revenu. Même en science, où les réponses finissent toujours elles aussi par faire question un jour ou l'autre. Et d'une façon plus générale, on peut affirmer sans trop de risque que tout, dans la société actuelle, nos valeurs comme nos autres réponses sont devenues problématiques. L'Histoire met ainsi la problématique du monde et des êtres sur le devant de la scène. Cette problématique que l'on pensait pouvoir ainsi ignorer, qu'on a effectivement refoulée depuis les Grecs au profit d'un mode de résolution qui consacre le résolutoire par un tel refoulement de l'alternative au profit de l'exclusive placée sur l'un de ses termes (d'où, la nécessité qui fait de la réponse une certitude, et non plus une réponse), est aujourd'hui incontournable. On ne peut plus ne pas l'interroger en propre et l'habiller en réponse, comme par enchantement. Voilà

pourquoi l'Histoire nous force à considérer le questionnement comme tel, alors que ce n'était pas le cas jusqu'ici.

Si la philosophie est un questionnement radical, il faut questionner le questionnement comme tel, se donner un langage adapté pour capturer les questions en propre et un autre, pour les réponses, différence que le langage du jugement (ou de la proposition) a toujours avalé, dénaturant les deux termes qui composent la différence question-réponse. Nous avons appelé cette nouvelle manière de philosopher, la *problématologie*. En fait, c'est le nom de la philosophie telle qu'elle doit désormais s'instaurer pour aller de l'avant et renouveler le pensable, en abandonnant le nihilisme et en cessant de privilégier le seul répondre, comme le font les sciences. Celles-ci ont beau être "efficaces" et fécondes, la philosophie n'a pas pour objet de rivaliser avec elles en cherchant des réponses qui soient des solutions sur le monde. Quand elle l'a fait malgré tout, elle s'est perdue dans une telle concurrence. La science répond, la philosophie questionne, et si cela passe aussi par des réponses, ce ne sont pas les mêmes. Il faut briser l'illusion de l'identité. Philosopher, c'est répondre *sur* l'interrogation, et donc la faire vivre, ce n'est pas la même chose que de répondre *aux* interrogations pour les faire disparaître, parce que résolues. La philosophie est questionnement radical, *donc* questionnement du questionnement, *donc* réponse sur le questionnement, *donc* mise en œuvre de la différence question-réponse *au sein du répondre même*. Si l'on n'a pas questionné le questionnement jusqu'ici, en dépit du fait que la philosophie est questionnement radical (ou radicalité des questions), cela n'a pas résulté d'une déficience de la pensée mais d'une impossibilité historique de le faire. *Notre* démarche est la preuve qu'historiquement, c'est devenu possible et même, en un certain sens, "nécessaire", encore que la nécessité, en Histoire, est toujours une question de temps. La spécificité de la philosophie tient ainsi à ce répondre problématologique, c'est-à-dire qui exprime le questionnement, tandis que celle de la science repose sur un répondre *apocritique* (de *apokrisis*, qui signifie *réponse*, en Grec), qui résout les questions. Répondre n'est donc pas résoudre, même si résoudre fait partie du répondre, comme une modalité parmi d'autres. Le répondre doit se différencier des questions, et cette différenciation peut aller de la simple opposition, comme on vient de l'exprimer en parlant de "*répondre*" et de "*questions*", à l'évacuation de celles-ci par les réponses qui les rendent caduques et inutiles. *La différence problématologique* est ce qui caractérise le questionnement, et les réponses peuvent aussi bien le thématiser que le faire disparaître dans l'implicite, voire dans l'inconscient. Car derrière toute question, il y a un désir, à moins que ce ne soit l'inverse, et que le désir soit l'expression d'un certain type de problèmes que nous cherchons à résoudre, en tout cas auquel nous nous efforçons de répondre, fût-ce en le déplaçant pour les raisons que l'on sait depuis Freud.

Mais comment faire pour questionner le questionnement sans le rabattre sur les réponses qui le décrivent? En ménageant la différence problématologique au sein même des réponses, ce qui est le but de la distinction du *problématologique* et

de l'*apocritique* introduite plus haut. Il faut donc accepter l'idée que le langage sert à traduire les questions et les réponses, la chaîne des unes, l'engendrement des autres et leur mise en ordre propre, et pas seulement à dire le répondre, donc le jugement. Je reconnais qu'on l'a pourtant toujours cru: en ne voyant que le résultat, qui seul émerge et compte, la tentation est grande d'ignorer ce qui y conduit. On appelle cela l'*effectivité*: c'est l'effectuation du questionnement qui débouche sur les réponses. L'*effectivité*, c'est l'ordre des réponses qui s'ignore tel et qui, du même coup, ne se voit que comme ordre du jugement. C'est ainsi que la philosophie a raisonné jusqu'ici.

L'*effectivité* est pourtant une façon, une modalité du répondre, même si elle ne s'en rend pas compte vu qu'elle se refoule comme *répondre*. Le tout est de ne pas en faire une conception, la conception du répondre en général, car le questionnement qui sous-tend l'*effectivité* en resterait absent. L'*effectivité* est utile, mais comme mode de résolution. C'est d'ailleurs celui auquel nous recourons dans la vie de tous les jours, où ce qui compte est d'obtenir la réponse, non de revenir sur les questions. La vie pratique opère ainsi. C'est pour cela que la philosophie, qui veut retrouver les questions qui y sont enfouies et que les réponses ont rendues inutiles de spécifier, est toujours apparue comme stérile. A quoi sert de questionner le questionnement, si le but est la réponse? Mais il y a des réponses dont l'objet est précisément les questions, et c'est la philosophie.

L'ordre des réponses conçu comme ordre du jugement a été construit sur et dans le refoulement de l'interrogatif: il ne reste alors que le résolutoire. Cet ordre du jugement, qui est implicitement un répondre, ne se soutient que de sa propre nécessité à promouvoir la nécessité d'affirmer. Bref, on tourne en rond, mais pourquoi pas? Cela "marche", c'est "efficace", donc pourquoi changer de perspective?

L'ordre des réponses conçu comme tel, lui, renvoie expressément au questionnement et admet l'ordre du jugement comme une modalité parmi d'autres de la différenciation problématologique. Simplement, il n'en fait pas un absolu ni la définition du répondre: on peut effectuer un questionnement en le pensant comme tel aussi bien qu'en l'évacuant par ce qui le résout.

Cet ordre des réponses comme tel repose sur trois principes: *un principe d'identité* de ce qui est en question; un principe de passage des questions aux réponses, celles-là étant la raison de celle-ci – c'est le *principe de raison*; et enfin, un principe du répondre qui, différence problématologique oblige, stipule que les réponses ne sont pas des questions, des alternatives, A et non-A, ce qui revient à exclure l'un des deux. On a donc nécessairement A *ou* non-A si on a une réponse, car ensemble, ils forment une alternative, donc un problème, non une réponse. Voilà ce qu'énonce le *principe dit de (non-) contradiction*. Grâce à l'approche problématologique, on dispose d'une explication du rôle fondamental de ces trois principes au sein du *logos*.

Quant aux *catégories*, qui accompagnent l'emploi de ces *principes*, il n'est pas inutile de rappeler que ce sont là des modes d'interrogation: elles disent ce que l'on cherche et *ce dont* il est *question* dans les réponses, une fois trouvées. On a un lieu (*où?*), un moment (*quand?*), une chose ou une personne (*qui, quoi, que*), une raison (*pourquoi?*), une modalité (*comment?*) et une mesure (*combien?*) qui constituent les différentes façon d'interroger un objet. Toute autre catégorisation utiliserait ces interrogatifs, et on les retrouve implicitement dans les réponses: "Napoléon est le vainqueur d'Austerlitz" est une phrase qui se réfère implicitement – et en cela elle est bien une *réponse* malgré les apparences – à *qui* est Napoléon, *ce qu'il* a fait, *où* il a été et *quand*, ou encore *comment* il s'est comporté.

Le monde ne se donne pas, il faut l'interroger pour découvrir de quoi il est fait et en connaître quoi que ce soit. La réalité est ce dont il est question dans toute réponse sur le réel, comme le beau l'est pour les œuvres d'art ou le bien, pour l'action envers autrui. La réalité ne cesse de poser problème, malgré les réponses obtenues – ou peut-être à cause d'elles –, et aucune réponse ne peut abolir la différence problématologique. Celle-ci traduit l'historicité de toutes nos réponses, de l'art à la science. Qu'est-ce que l'Histoire, sinon le fait que ce qui est n'est plus tout à fait le même, qu'il change, voire qu'il disparaît. Les identités qu'affecte l'Histoire ne sont plus alors que des fictions, ce sont alors des identités qu'on ne peut plus prendre au pied de la lettre, ce sont des métaphores d'elles-mêmes. L'identique perd sa littéralité sous les coups de boutoir de l'Histoire. Les vieilles réponses deviennent davantage problématiques, au point que le risque de confusion entre ce qui vaut comme réponse et ce qui pose problème tend à s'accroître, du fait de ce répondre de plus en plus frappé de problématique. C'est comme si certaines réponses, malgré leur forme, cessaient peu à peu d'être telles, pour se muer en questions. Comment reconnaître encore les unes des autres, si les unes envahissent les autres ? La différence problématologique est menacée par ce refoulement des questions hors de l'ordre des réponses qui diminue. Si le *refoulement problématologique* s'affaiblit, si les identités se métaphorisent, et si le problématique envahit les réponses au risque de l'indifférenciation entre les deux niveaux, il faut qu'un refoulement compensatoire rétablisse la différence question-réponse. Le commerce avec le monde, avec les autres, avec soi, exige une littéralité relativement stable. On imagine mal un individu qui prendrait pour réponse ce qui est l'expression de ses problèmes; voulant être Napoléon, il se proclamerait Napoléon, ce serait le règne de la *psychose*, la perte du réel. Et quand il s'agit de capturer l'ordre du monde, le refoulement apocritique exige que les identités métaphoriques, faibles, soient remplacées par des identités fortes, ce que vont assurer les mathématiques. Ainsi, à la Renaissance, le discours se poétise, les arts s'emparent de la figurativité, la magie comme l'alchimie envahissent les esprits, de plus en plus pénétrés de superstition, tandis qu'au même moment, on assiste à la naissance des sciences mathématisées, avec Kepler, Galilée, Copernic. On appelle ce renforcement corrélatif de l'identité, qui définit la science moderne, le *refoulement apocritique*.

En quoi consiste t'il ? L'indifférenciation croissante du problématique et du non-problématique est un risque qui frappe les réponses. Le refoulement apocritique renvoie dos à dos les réponses qui semblent résolutoires et celles qui ne le sont plus, car elles ont toutes deux la même forme au départ, celle d'identités affaiblies par la différence historique qui se creuse, une forme qui recouvre aussi bien la réalité en mutation, différencié par rapport à ce qu'elle était, que les vieilles réponses qui ne peuvent plus être les identités d'antan. L'Histoire qui s'accélère se marque précisément par une plus grande différence, celle du changement, qui met en question ce qui faisait l'identité des réponses acquises. Mais les réponses nouvelles sont, elles aussi, marquées du sceau de la différence, de l'être qui s'affaiblit, de l'identité lâche et ténue, faite de quelques traits communs que l'on juge *significatifs*, comme dans les analogies et les rapports de correspondance, qui furent si chers à la Renaissance, ainsi que l'a montré Foucault. Bref, entre les nouvelles réponses et les anciennes qui ne vont pas tarder à cesser de valoir telles, à poser problème, la différence s'amenuise, au point que la confusion devient désormais possible. Avec la magie, le Diable ! Comment *répondre* à cette situation de confusion possible ? Le refoulement apocritique sera cette réponse. Il s'instituera peu à peu. Puisque les réponses et les questions (au travers de ce qui les traduit, le discours problématique-logique) s'expriment au moyen de l'être faible, celui des métaphores, des analogies, des ressemblances, des similitudes, on évitera le doute en privilégiant désormais l'être fort de l'identité mathématique. Cela permet d'écarter comme non-réponse, et puis, plus tard, comme non science, tout ce qui s'écrit en être faible, lequel est aussi bien la langue des réponses devenues problématiques que des réponses qui épousent l'éclatement nouveau du réel à traduire. Tout discours devenant ainsi potentiellement problématique-logique, seule l'identité mathématique sera réponse certaine. Et les autres ? Sont-elles réponses ou non-réponses ? That is the question. De toute façon, si elles se révèlent de vraies réponses, voire des réponses vraies, c'est sans la certitude des mathématiques. C'est dans ce contexte de refoulement problématique-logique faible que naîtront plus tard les sciences humaines. Mais en définissant désormais la réponse par l'être fort, celui de l'identité mathématique, et comme problématique, donc comme n'étant pas réponse, tout autre type de discours, le refoulement apocritique évite la confusion question-réponse au sein des réponses. Au prix d'une restriction aujourd'hui jugée excessive de ce qu'il faut entendre par réponse, même en science. Mais le positivisme a bien existé.

Ecartant de l'ordre des réponses celles qui pourraient être problématique-logiques, parce qu'écrites en être faible, et en ne considérant comme réponses que les énoncés ayant pour base l'identité forte des mathématiques, le refoulement apocritique fait l'économie d'un risque, celui de l'in-différenciation problématique-logique. Et c'est bien ce qui s'est passé historiquement : pour reprendre notre exemple de la Renaissance, on voit bien que le refoulement apocritique augmente à cette époque, qui est un contexte d'accélération de l'Histoire, donc

d'affaiblissement du refoulement problématologique. Le texte des réponses ne peut plus être pris automatiquement au pied de la lettre, en raison de la problématisation croissante de leur propos. Comme le discours littéral aussi, qui dit le monde, se tisse d'analogies et de correspondances métaphoriques que l'on considère comme des vérités adéquates à l'ordre des choses, donc comme non problématiques, démarquer le discours caduc, posant question, de ce qui répond désormais aux exigences nouvelles, devient de plus en plus difficile. C'est pour cela qu'il y a eu un refoulement apocritique, pour dépasser la *question* de l'in-différenciation des *questions* et des *réponses* servant à les résoudre. Bref, on le voit bien, ce double refoulement est à l'oeuvre quand les vieux modèles s'écroulent. Les Grecs ont connu cela avec la disparition progressive de la mythologie et l'apparition de la géométrie, et plus tard, l'Europe de la Renaissance, avec l'effacement du modèle théologico-scolastique, auquel s'est peu à peu substituée la mathématisation de la physique.

La science est ainsi le fruit du refoulement apocritique qui s'accroît. L'art, du refoulement problématologique qui diminue. Dès lors, réalisme et figurativisme métaphorique se mêlent, en peinture par exemple. Mais aussi, avec la confusion possible du problématique et des réponses, dans la tragédie qui renaît. Le Roi Lear se trompe de réponse, comme Macbeth avec ses sorcières, qui lui prédisent (croit-il) un destin royal par des paroles sibyllines qu'il démétaphorise (erronément). Lear se retrouve piégé par les réponses de ses propres filles en l'occurrence et, ne voyant plus ce qui est problématique dans les propos de unes, qui le dépouilleront, et de non problématique chez la plus sincère d'entre elles, sa chute est inexorable. La tragédie est l'art de l'indifférenciation problématologique dans ce qu'elle peut avoir de funeste; la comédie, dans ce qu'elle a de ridicule, et comme les enjeux, ici, y sont peu essentiels, tout peut rentrer dans l'ordre.

Comme on le voit, le concept essentiel de la problématologie est celui de *double refoulement*. Il est la marque de l'Histoire, l'expression de toute historicité. On n'arrêtera jamais de le méditer et de le reméditer, tant il affecte l'humain dans toutes ses manifestations, y compris celles qui sont a priori les plus personnelles et les plus individuelles. Le refoulement problématologique qui diminue fait éclore nos désirs à l'esprit, les mêle à notre discours, et il faut bien un refoulement compensatoire pour que la réalité reprenne ses droits.